

Des scientifiques s'inquiètent de l'avenir de notre planète

Dégradation générale de la nature et des écosystèmes, fluctuations climatiques de plus en plus extrêmes, changement radical du bilan énergétique global... Des scientifiques révèlent dans une étude que la Terre pourrait atteindre un point de non-retour entraînant sa disparition à l'horizon 2100.



© tgden

Une étude de la *Simon Fraser University* (SFU) de Vancouver publiée dans la revue *Nature* montrerait qu'un effondrement total de la planète se produirait d'ici la fin du siècle. L'étude, menée par 18 scientifiques, soulève plusieurs points inquiétants : la dégradation générale de la nature et des écosystèmes, les fluctuations climatiques de plus en plus extrêmes et le changement radical du bilan énergétique global. Ces modifications finiraient par arriver à un point de non-retour, c'est-à-dire qu'elles deviendraient irréversibles.

Arne Moers, qui a dirigé la recherche, rappelle : « *Le dernier point de basculement dans l'histoire de la Terre est apparu il y a 12.000 ans. C'est à l'époque où la planète est passée de la phase glaciaire à celle actuelle, appelée inter glaciaire. A ce moment, des changements biologiques les plus extrêmes menant à notre état actuel sont apparus en seulement 1.000 ans. C'est comme passer de l'état de bébé à l'âge adulte en moins d'une année. Et la planète est en train de changer encore plus vite aujourd'hui* ». Or, un système ne peut pas passer d'un état à l'autre sans épuisement. Pour le chercheur : « *La planète ne possède pas la mémoire de son état précédent.[...] Le prochain changement pourrait être extrêmement destructeur pour la planète. Une fois que le seuil critique sera dépassé, il n'y aura plus de possibilité de revenir en arrière* ». Ce « *seuil critique* » serait l'utilisation de 50% des ressources terrestres, alors que 43% ont déjà été exploitées.

La publication de l'équipe de la FSU a été commentée et critiquée par de nombreux chercheurs. Parmi eux, Aaron Ellison, experte des dynamiques liées à la biodiversité et aux changements climatiques de l'Université de Harvard dénonce la banalité de l'étude : « *On sait déjà très bien que les choses changent très vite et qu'il faut comprendre ce qu'il va se passer, considéré l'urgence de la situation* ». Pour Brad Cardinal, de l'Université du Michigan, cette recherche est suggestive, mais pas définitive : « *Seul le temps nous donnera la réponse. Ce n'est pas la première fois qu'une étude du genre est publiée* ». Pourtant, l'étude se distingue de celles réalisées jusqu'alors par l'originalité des méthodes employées. La diversité des sources, notamment, conduisent à prendre très au sérieux ce

nouvel avertissement. En effet, des théories scientifiques, des modélisations d'écosystèmes et des preuves paléontologiques ont, pour la première fois, converger à montrer la destruction imminente de notre planète.

« Les hommes n'ont rien fait réellement d'important pour éviter le pire »

Dans tous les cas, ce qui semble évident pour tous les experts du domaine est l'urgence d'effectuer une vraie révolution dans le style de vie de l'humanité. Cette révolution impliquerait une augmentation du développement durable, des énergies alternatives et une meilleure gestion de l'écosystème. Les 18 scientifiques ayant réalisé l'étude proposent aux gouvernements d'entreprendre quatre actions immédiates :

- diminuer radicalement la pression démographique;
- concentrer les populations sur les zones enregistrant déjà de fortes densités afin de laisser les autres territoires tenter de retrouver des équilibres naturels;
- ajuster les niveaux de vie des plus riches sur ceux des plus pauvres;
- développer de nouvelles technologie permettant de produire et de distribuer de nouvelles ressources alimentaires sans consommer davantage de territoires et d'espèces sauvages.

D'après le directeur de l'étude, jusqu'à maintenant : *« les hommes n'ont rien fait réellement d'important pour éviter le pire car les structures sociales existantes ne sont juste pas les bonnes. C'est comme si on refusait d'y penser. Nous ne sommes pas prêts. Mes collègues ne sont pas juste inquiets. Ils sont terrifiés ».*

[Lire la suite de l'article sur MaxiSciences](#)